

Tiré à part

NodusSciendi.net Volume 22 ième Décembre 2017



Volume 22 ième Décembre 2017

Étude Réunie par

Dr. DJE Bi Tchan Guillaume

Université Félix Houphouët-Boigny



ISSN 2308-7676

Comité scientifique de Revue

BLÉDÉ, Loïbo, Professeur des Universités, U. Félix Houphouët Boigny, de Cécady-Abidjan

BOA, Thiéméli L. Ramsès, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

BOHUI, Djédjé Hilaire, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

DIJMAN, Karimi, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny

KONÉ, Amadou, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC

MADÉBÉ, Georice Berthin, Professeur des Universités, CENAREST-IRSH/UOB

RENOUPREZ, Martine, Professeur des Universités, Université de Cadix

SISSAO, Alain Joseph, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou

TRAORÉ, François Bruno, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

VION-DURY, Juliette, Professeur des Universités, Université Paris XIII

VOISIN, Patrick, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau

WESTPHAL, Bertrand, Professeur des Universités, Université de Limoges

Organisation

Publication / DIANDUÉ Bi Kacou Parfait,

Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cécady-Abidjan

Rédaction / KONANDRI Affoué Virgine,

Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cécady-Abidjan

Production / SYLLA Abdoulaye,

Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cécady-Abidjan

SOMMAIRE

- 1- Mahier Jules-Michel BAH, Bi Tchan Guillaume DJE et Kebly Serge Euloge GOHOU, « ENJEUX DE LA COMPETITION SOCIALE AUTOUR DU PARC NATIONAL DU MONT PEKO (COTE D'IVOIRE) »
- 2- Jérôme COMPAORE, « COMMUNICATION DANS LA PROMOTION DES BONNES PRATIQUES CULTURALES ET AGRONOMIQUE DU MAÏS AU BURKINA FASO : CAS DES PRODUCTEURS DE LA PROVINCE DU BOULKIEPDE »
- 3- Ouaga-Ballé DANAÏ OYAGA, « CORPS ET ESPACE DANS LE THEATRE DE SONY LABOU TANSI, KOFFI KWAHULE ET CAYA MAKHELE »
- 4- Edgard Maillard ELLA, « QUELQUES EXIGENCES DU TRAITEMENT LEXICOGRAPHIQUE ET LES IMPLICATIONS DANS LA CONFECTION DE DICTIONNAIRES AU GABON »
- 5- Dago Pierre FEGBO, « EMPLOI DES FILLES DOMESTIQUES DANS LA GESTION DES TACHES MENAGERES DANS LES FOYERS IVOIRIENS »
- 6- Jacques Philippe NACOUKMA, « LES FONCTIONS SOCIALES DES MEDIAS ELECTRONIQUES AU BURKINA FASO : LE CAS DE LA TELEPHONIE MOBILE »
- 7- Mori Edwige TRAORÉ, « L'IDENTIFICATION DES PERSONNAGES DANS LE SÏCÀNÉ (CHANT DE HOCHET) »
- 8- Soungari¹YEO, Bi Boli Francis² TRA, Assoa³ETTIEN, « ETUDE DES DETERMINANTS DE LA NON- DECLARATION DES ENFANTS SCOLARISES A L'ETAT CIVIL EN COTE D'IVOIRE »
- 9- Roger ZERBO, « MEDECINE TRADITIONNELLE AFRICAINE DU PASSE, DU PRESENT ET DU FUTUR : *PROCESSUS DE TRIPLE LEGITIMITE SOCIALE, THERAPEUTIQUE ET POLITIQUE AU BURKINA FASO* »
- 10- ZONGO Bouraïman, « UN AIR DE ZOUGLOU AU BURKINA FASO : IMMIGRATION IVOIRIENNE ET EXPORTATION D'UNE EXPERTISE DANS L'ECONOMIE DU LOISIR »
- 11- Patrice KOURAOGO, « APPROCHE SOCIOLOGIQUE DU LOBBYING TRADITIONNEL ET RELIGIEUX EN POLITIQUE AU BURKINA FASO : CAS DE L'IMPLICATION DES AUTORITÉS COUTUMIÈRES ET RELIGIEUSES DANS LA GOUVERNANCE LOCALE AU CENTRE-NORD »
- 12- Mohamed CAMARA « L'INVERSION DU SUJET COMME FACTEUR DE MISE EN RELIEF D'UN ENONCE »
- 13- Arouna Goama NAKOUKMA, « EXTENSIONS URBAINES ET ENJEUX FONCIERS, SOURCE DE REPRODUCTION DES QUARTIERS « SPONTANES » : CAS DE LA VILLE DE OUAGADOUGOU AU BURKINA FASO »

UN AIR DE ZOUGLOU AU BURKINA FASO : IMMIGRATION IVOIRIENNE ET EXPORTATION D'UNE EXPERTISE DANS L'ECONOMIE DU LOISIR¹

Bouraiman ZONGO

Docteur en Sociologie

Université Ouaga 1 Pr Joseph Ki-Zerbo

bouraiz@yahoo.fr

Tionyéfé FAYAMA

tionyele@yahoo.fr

Doctorant en Sociologie à l'Université Ouaga 1 Pr Joseph Ki-Zerbo

Ingénieur de recherche à l'Institut de l'environnement et de recherche agricole

Résumé

A la suite d'une série de crises que la Côte d'Ivoire a traversées dans le temps, et en particulier de la crise politico-militaire des années 2000, de plus en plus d'Ivoiriens se retrouvent au Burkina Faso. Si cette présence, en particulier de jeunes, autorise à revisiter l'analyse des mobilités en rapport avec le Burkina Faso, elle permet d'observer et de comprendre comment une génération dite de la crise, exporte une expertise du pays d'origine pour le réinvestir dans le pays d'accueil. Ce réinvestissement de la culture zouglo au Burkina Faso, contribue à donner un sens à une économie des loisirs caractérisée en partie par des activités de production dans la nuit. L'objectif du texte est de cerner les mobilités ivoiriennes au Burkina Faso afin de comprendre leurs liens avec l'économie locale. Cette réalité sociale a été saisie à partir d'une approche qualitative, combinant à la fois des entretiens semi-directifs avec des travailleurs dans les bars de nuit, une revue documentaire et l'exploitation de données de seconde main.

Mots clés : Mobilité, économie du loisir, Ivoirien, Burkina Faso.

Abstract

Following a series of crises that Côte d'Ivoire has gone through in time, and in particular the political-military crisis of the 2000s, more and more Ivorians people are coming in Burkina Faso. If this presence, particularly of young people, allows to

¹ Nous tenons à remercier les responsables et chercheurs du Laboratoire de recherches pluridisciplinaires en sciences humaines et du Laboratoire genre et développement de l'Université Ouaga 1 Pr Joseph Ki-Zerbo. Nous remercions aussi et en particulier les responsables des bars de nuit et leurs travailleurs.

revisit the analysis of mobilities in relation with Burkina Faso, it allows to observe and understand as a so-called crisis generation, exports an expertise of the country of origin for the reinvest in the host country. This reinvestment of the zouglou culture in Burkina Faso helps to make sense of a leisure economy characterized in part by production activities in the night. The purpose of the text is to identify Ivorian mobilities in Burkina Faso in order to understand their links with the local economy. This social reality was captured from a qualitative approach, combining both semi-structured interviews with workers in night bars, a literature review and the exploitation of second-hand data.

Keywords: Mobility, leisure economy, Ivorian, Burkina Faso.

Introduction : changer de perspectives d'analyse des mobilités

De l'analyse de la migration dans les rapports entre la Côte d'Ivoire et le Burkina Faso, la majeure partie des travaux existants sont centrés d'une part sur la migration des Burkinabè vers la Côte d'Ivoire, et d'autre part sur le retour de ces migrants et l'arrivée de leurs enfants nés en Côte d'Ivoire. Ces travaux ont permis de faire une caractérisation de cette migration à travers l'histoire, qui du reste a pris de l'importance sous la colonisation. Elle est caractérisée par trois dynamiques migratoires. Le premier fait suite à la politique coloniale de rationalisation dans l'exploitation des ressources de l'Afrique Occidentale Française. Le second est le fait de stratégies libres des populations à la recherche d'un mieux-être dans une Côte d'Ivoire plus prospère et qui, dans l'imaginaire populaire, offrait des garanties de survie. Le troisième s'inscrit dans la dynamique de migration familiale et/ou de résidence [Mandé, 1997]. Historiquement, il est connu que la Côte d'Ivoire était une terre de migration pour les Burkinabè [B. Bayili, 1998 ; M. Izard, 2003 ; V. Piché, 2015]. Cette migration a été à la fois organisée et forcée, marquée par l'irruption violente des pouvoirs coloniaux dans des sociétés non marchandes. Le projet colonial de mise en valeur des territoires avait ciblé des colonies, la Côte d'Ivoire notamment, en recourant à la main-d'œuvre burkinabè pour l'exploitation des plantations de cacao et de café, et la construction des infrastructures nécessaires à l'implantation d'une économie capitaliste [M. Izard M., 2003 ; Piché, 2015]. Cette migration est devenue par la suite volontaire [I. Mandé, 1997]. C'est cette dynamique migratoire qui a contribué aussi à l'exploitation des ressources naturelles qui a favorisé ce qu'on a appelé le miracle ivoirien des années 1970 [J. Baulin, 1982].

Aujourd'hui, si les Burkinabè continuent de migrer vers la Côte d'Ivoire, le sens inverse existe aussi. En dehors des migrants de retour au pays natal ou les *Cosweto* [A. Soubeiga 1982], de l'arrivée des *diaspo* qui découvrent leur pays² [I. Congo, 1997 ; G. Korbeogo, 1999, M. W. Batenga, 1999 ; M. Zongo, 2003 ; B. Zongo, 2005], la population immigrante est aussi et de plus en plus constituée d'Ivoiriens. Les travaux les plus récents sur les migrations au Burkina Faso permettent par exemple d'explicitier les enjeux autour de la diaspora burkinabè [M. Zongo, 2011], rendant alors

² Au Burkina Faso, les *diaspos* constituent la catégorie des Burkinabè "*non émigrés*" en Côte d'Ivoire et qui arrivent pour la plupart d'entre eux la première fois dans le pays de leur parents. Ils constituent aujourd'hui d'ailleurs la catégorie la plus importante de la population burkinabè en Côte d'Ivoire. Le recensement de 1996 indiquait que 90,48% des Burkinabè qui reviennent de la Côte-d'Ivoire y sont nés [Zongo, 2003 : 16]

compte de la diversité des situations des Burkinabè à l'extérieur et, à travers les cas de la Côte d'Ivoire et du Ghana, de la complexité de leurs rapports avec le Burkina Faso. Il traite également des réinvestissements des acquis en migration ainsi que de la situation des rapatriés. Lorsque les travaux les plus récents suggèrent de repenser les mobilités burkinabè [M. Zongo, S. Brodeloup 2016], ils restent centrés sur le départ des Burkinabè vers d'autres contrées (Ghana, Italie) afin d'explicitier et de décrire la multiplicité des routes empruntées par les Burkinabè pour s'y rendre, et informent sur l'hétérogénéité des figures de migrants et de leurs pratiques. Ces travaux partent des turbulences politiques en Côte d'Ivoire combinées au retour précipité et massif de Burkinabè dans le pays d'origine et à l'arrivée d'enfants sur la terre de leurs ancêtres pour comprendre comment ils ont contribué à redéfinir le paysage et l'horizon migratoire, à opérer un nouveau travail identitaire [M. Zongo, S. Brodeloup, 2016]. Si cette nouvelle perspective est déterminante pour comprendre les mobilités burkinabè, elle ne permet pas de regarder de près toutes les mobilités au Burkina Faso, en l'occurrence celles des Ivoiriens vers ce pays. Comment comprendre ce mouvement de la migration ivoirienne vers le Burkina Faso ? Quelles sont les caractéristiques de cette migration ? En quoi cette migration peut-elle permettre de comprendre les dynamiques de l'économie populaire [J.-P. Peemans, 2002] au Burkina ?

Méthodologie

Pour répondre à ces questions, la démarche se base sur une enquête qualitative afin de dégager les caractéristiques générales de la population ivoirienne au Burkina Faso, et de comprendre les projets migratoires, leurs liens avec l'économie locale. Elle se fonde en grande partie sur l'observation dans des lieux où se rencontre plus facilement des Ivoiriens. Cette observation est complétée par des entretiens informels, dans le cadre d'une approche exploratoire, servant de point de départ pour construire des recherches collectives et pluridisciplinaires, et où les bars de nuit constituent un lieu-prétexte, un microcosme social pour apprendre à regarder la société à travers les pratiques sociales et les formes de sociabilités qui se produisent la nuit, et leurs liens avec la société globale [D. Desjeux, M. Jarvin, S. Taponier, S. Conord, 1999]. Elle passe aussi par une documentation et l'exploitation de données de seconde main sur la migration ivoirienne au Burkina Faso, afin de cerner le sens et la portée des réflexions antérieures sur la problématique générale de la migration et des mobilités en rapport avec le Burkina Faso. Les travaux sur l'immigration d'Ivoiriens au Burkina Faso existent très peu sinon presque pas. Ils sont à construire par des recherches qui tournent le regard vers cette population de plus en plus

nombreuse dans les pays voisins, et qui autorisent à tenter de changer de perspectives d'analyse des rapports entre ces pays et leurs populations respectives.

Sur la base de cette approche, les résultats ont permis de tirer un certain nombre de conclusions. Ces conclusions montrent, dans un premier temps, que la population ivoirienne rencontrée dans les bars de nuit au Burkina Faso fait partie de la génération zouglo, génération marquée par une série de crises qui ont secoué la Côte d'Ivoire depuis les années 1990. Dans un second temps, elles indiquent qu'au Burkina Faso, les jeunes ivoiriens travaillent plus dans des activités liées à l'industrie du loisir, notamment dans les bars de nuit.

Génération zouglo, génération de la crise

L'estimation du Centre sur la migration, la globalisation et la pauvreté (DRC) de l'Université Sussex (basée sur des données de recensements pour la période 1995-2005) indique un stock d'émigrants ivoiriens de 176 692 personnes réparties ainsi selon les pays de destination : 26 % France, 20 % Burkina Faso, 7 % Benin, 6 % Allemagne, 5 % Guinée, 5 % Ghana, 5 % Italie et 4 % Etats-Unis [DRC, 2007]. Ce qui montre que le Burkina Faso est la deuxième destination des émigrés ivoiriens, qui sont en général des émigrés permanents [OCDE, 2008].

Selon le dernier recensement de la population RGPH, il y a environ 5.000 Ivoiriens au Burkina Faso. Ils sont jeunes pour la plupart et âgés de moins de 30 ans. La grande majorité de ces migrants sont arrivés en provenance de la Côte d'Ivoire ces cinq dernières années. Une enquête quantitative et systématique pourrait permettre de préciser le profil sociodémographique de cette population ivoirienne au Burkina Faso. En attendant, on admet qu'on retrouve trois grandes catégories de populations ivoiriennes au Burkina Faso, selon les trajectoires et les projets migratoires. La première catégorie concerne les populations arrivées au Burkina Faso dans un contexte officiel, en mission, donc des migrations liées à leurs activités professionnelles. Ce sont des fonctionnaires de l'ambassade et des consuls, les travailleurs dans des ONG, banques diverses et des institutions sous régionales et internationales (UEMOA, CEDEAO, BECEAO, système des Nations Unies et autres institutions). Ce sont aussi des étudiants boursiers dans des grandes écoles, et dans les universités, en quête de formation universitaire. La deuxième concerne ceux qui arrivent au Burkina Faso avec un projet migratoire personnel, à la recherche de mieux-être, sans y être envoyé de façon officielle par l'Etat. La troisième catégorie de migrants concerne ceux qui arrivent *massivement* ces dernières années au Burkina Faso. Ils sont pour la plupart jeunes, majoritairement de sexe féminin et arrivent par

le biais de réseaux [J.-L. Amselle, 1976] plus ou moins formels. Il s'agit alors d'une migration relativement organisée, non pas comme ce fut le cas avec la migration burkinabè des années 1950 et 1960, qui a été tantôt organisée par le colon (migration forcée), tantôt par l'Etat (migration de travail). Autrement dit, jusqu'à l'heure actuelle, l'arrivée d'Ivoiriens sur le territoire burkinabè n'est pas prise en main par une organisation spécifique au niveau de l'Etat ivoirien. Cette migration est organisée par des réseaux situés autant en Côte-d'Ivoire qu'au Burkina. Ces réseaux organisent le recrutement de candidats à l'émigration, et les remettent à d'autres réseaux sur place, qui assurent l'accueil et procèdent au placement des immigrés dans divers secteurs d'activités. En l'absence d'enquêtes systématiques sur cette population ivoirienne au Burkina, on peut émettre l'hypothèse que cette deuxième catégorie de migrants regroupe le plus grand nombre d'ivoiriens au Burkina Faso.

Ces migrants ivoiriens font partie de ceux que l'on peut considérer comme des jeunes de la génération de la crise [C. Baudelot, G. Mauger, 1994], une génération zouglo [Y. Konaté, 2002]. Les années 1990 sont marquées par l'irruption brutale des jeunes dans l'espace public. Caractérisée par l'avènement du multipartisme dans bien de pays africains, cette période est marquée par l'affirmation du mouvement zouglo. Le zouglo est à la fois une musique, un langage et une philosophie. Elle est née dans les années 1990 dans la cité universitaire de Yopougou, avant de s'exporter à la cité d'Abobo et de devenir très vite un mouvement populaire.

« Ah ! La vie estudiantine !

Elle est belle mais, on y rencontre beaucoup de problèmes.

Lorsqu'on voit un étudiant, on l'envie

Toujours bien sapé, joli garçon sans produit ghanéen

Mais en fait, il faut rentrer dans son milieu pour connaître la misère et la galère de l'étudiant.

Ohô ! Bon Dieu, qu'avons-nous fait pour subir un tel sort ?

Et c'est cette manière d'implorer le Seigneur qui a engendré le zouglo

Danse philosophique qui permet à l'étudiant de se recueillir et d'oublier un peu ses problèmes.

Dansons donc le zouglo ! »

(D. Bilé, 1990)

Le zouglo intervient comme un outil de contestation sociopolitique des étudiants révoltés par leurs conditions de vie et de travail. Il est un nouveau mode d'expression adoptant le point de vue des exclus du système dominant. Il se présente comme une contre-culture, un vecteur de la nouvelle conscience que les jeunes urbains prennent

de leur fonction d'acteurs culturels [Y. Konaté, 2002, 16]. Ce mouvement de jeunes permettait alors à la jeunesse de s'exprimer, cette jeunesse confrontée à des problèmes matériels et financiers, à des problèmes d'intégration à la société globale par le travail, dans un contexte d'ajustement structurel, où l'étudiant avait perdu une bonne partie des avantages en tant qu'étudiant, notamment en matière de bourses d'études, d'accès à la cité universitaire et de conditions d'études acceptables. Cette période des années 1990 est marquée par de nombreux mouvements de grève organisés par les étudiants, et qui trouvaient aussi leur écho dans la société générale, non seulement par l'affirmation de l'opposition politique, mais aussi par l'expression populaire du mouvement zouglo. Dans un contexte social marqué par la contestation estudiantine et sa répression, l'avènement du multipartisme, le zouglo pour la jeunesse devient un instrument de prise de conscience de sa capacité de mobilisation et d'affirmation de soi. C'est une période d'ailleurs où *tout le monde était fâché*, à cause de la crise, comme l'évoque bien à propos Alpha Blondy dans sa chanson, Multipartisme.

« Abidjan y a drap / à Cotonou y a drap / Bamako drabata [...]
Les militaires sont fâchés / Parce qu'ils sont mal payés.
Les policiers sont fâchés / Parce qu'ils sont mal payés.
Les professeurs sont fâchés / Leurs droits syndicaux bafoués.
Les étudiants sont fâchés / Ils veulent plus de liberté.
Papier longueur est *mourouti* / Parce qu'ils ont été trop cognés.
Les ouvriers sont fâchés / Parce qu'ils ont été compressés
Le gouvernement est fâché / Les caisses de l'État vidées... »
[A. Blondy, 1992]

Le miracle ivoirien n'a pas résisté longtemps au temps, à la conjoncture internationale et aux crises sociales internes. Ce que la jeunesse estudiantine exprime comme préoccupations se retrouve dans la population dans son ensemble. Le zouglo devient un outil d'accompagnement du mouvement syndical étudiant, tout comme il deviendra très tôt l'un des outils de la manifestation de la colère et de la contestation populaire en Côte d'Ivoire. De façon concrète, on retiendra qu'un peu partout en Afrique, les étudiants et leurs mouvements constituent les fers de lance, des mouvements avant-gardiste de la lutte sociale [A. Bathily, 1992 ; R. Otayek, F. Sawadogo, J.-P. Guingane, 1996 ; P. Bianchini, G. Korbéogo G, 2008; M. Hilgers et J. Mazzocchetti, 2006 ; S. Issa, 2011], y compris en Côte d'Ivoire [Y. Konaté, 2002]. Mais la crise que vivait la Côte d'Ivoire, au-delà des questions génériques liées aux politiques d'ajustement structurel des années 1990 et de toutes leurs conséquences, c'est aussi la crise du foncier. Si l'exploitation des ressources naturelles a favorisé le miracle ivoirien, grâce à la production du café et du cacao, les tentatives de retour, ou

les tentatives incitant les jeunes à un retour à la terre dans un contexte de crise de l'emploi salarié, ont buté sur le problème foncier. Ce problème foncier concernait non seulement la disponibilité des terres de culture, mais les tentatives et processus d'expropriation de propriétaires de champs, notamment de propriétaires étrangers en Côte d'Ivoire. Cette question foncière a très tôt fait l'objet d'instrumentalisation politique, au point d'alimenter et d'attiser les oppositions et les débats autour de l'ivoirité. L'une des conséquences de cette crise, c'est aussi les oppositions et les conflits entre acteurs politiques pour la succession à Houphouët Boigny, premier président de la Côte d'Ivoire de 1960 à sa mort en 1993. La suite pour cette lutte pour la succession, c'est le coup d'Etat de décembre 1999. Les tentatives de retour à une normalisation constitutionnelle sont mises à mal par l'élection de Laurent Gbagbo en 2001 ; puisque sa légitimité est vite contestée, et le pays tombe dans une guerre civile jusqu'en 2011.

C'est ce contexte de crise sociale, depuis les années 1990, qui explique en partie l'émigration de jeunes ivoiriens vers d'autres pays, le Burkina Faso y compris. Les premiers moments de l'apparition des Ivoiriens dans les bars et maquis à Ouagadougou se situent dans les années 2000. Cette période correspond à l'arrivée de Disc Jockeys (DJ) ivoiriens pour assurer l'animation dans les bars et maquis, en tant que créateurs d'ambiance sur fond de Couper Décaler³. C'est après cette première vague de DJ que progressivement sont arrivées en grand nombre et par petits groupes les serveuses, en grande partie, des filles ivoiriennes. On peut se rappeler que leur arrivée coïncide aussi avec la longue crise sociale ivoirienne de 1999 à 2011. Autrement dit, ils sont venus *se chercher*, comme on dit dans le *nouchi* en Côte d'Ivoire [L.-J. Calvet, 1997]. Aller se chercher, c'est aller à la recherche d'un mieux-être. Le contexte de crise sociale semble être un indicateur de ce mouvement des Ivoiriens vers des pays voisins. S'ils sont venus se chercher au Burkina Faso, quelles sont les dynamiques sociales qui s'y observent ?

Une forte présence dans l'économie du loisir

Les raisons de déplacements des Ivoiriens vers le Burkina Faso sont multiples. Elles concernent la catégorie de migrants venus pour des raisons de santé. Depuis la Côte d'Ivoire, ils apprennent l'existence d'un *guérisseur* qui pourrait les aider à recouvrer la santé. Cette aventure dure plus que le délai prévu, et faute de moyens pour le retour, ces derniers rejoignent Ouagadougou pour *se chercher*. Pour d'autres, le Burkina Faso est considéré comme un pays de transit en attendant d'atteindre l'eldorado, l'Europe

³ Le couper décaler est une musique populaire ivoirienne née dans les années 2000.

notamment. On retrouve des migrants venus faire des affaires. Propriétaires de petites et moyennes entreprises (PME), ils ont voulu, avec l'aide de Burkinabè, exporter leur expertise ailleurs. Une fois au Burkina Faso, si l'affaire ne marche pas comme prévu, ils se reconvertissent à d'autres activités pour survivre. Pour d'autres, l'aventure commence avec la nécessité de rejoindre le conjoint. Mais une fois sur place, elles entreprennent des activités génératrices de revenus, afin de faire face aux défis de la vie quotidienne. La dernière catégorie de migrants sont des jeunes recrutés par des réseaux d'acteurs qui se chargent de leur placement au Burkina Faso (DJ, managers, gérants, serveuses, cuisinières, danseuses...). Ces recruteurs sont à la fois Ivoiriens et Burkinabè. Ils vont les recruter avec un contrat bien précis (logement tout frais payé sur six mois plus un salaire). Ils sont en général logés ensemble dans un appartement apprêté pour cela par l'employeur. Dans tous les cas, lorsque l'activité de départ ne marche pas, tous les migrants ivoiriens ont tendance à revenir dans le secteur de la restauration.

Les migrants *bougent* avec leurs expertises (savoirs et expériences), leurs compétences en un mot. L'apparition des jeunes ivoiriens au Burkina Faso constitue du même coup l'exportation d'une expertise dans divers domaines d'activités. Pour le cas du Burkina Faso, les Ivoiriens, considérés plus haut comme une génération zouglo, tente d'imposer un style dans l'industrie du loisir et dans la restauration. Ils exportent avec eux dans leur trajectoire migratoire tout le mouvement zouglo et son évolution dans le temps et leur mode de vie, y compris alimentaire. Comme dans le cas de tout projet migratoire, ils tentent de recréer le milieu de vie d'origine. L'espace d'accueil est utilisé en général pour tenter une récréation culturelle, une sorte de refuge identitaire, un espace de recomposition du tissu social [P. Dewite, 1999 ; B. Zongo, 2005].

Dans le domaine de la restauration, proche dans les faits du champ d'action des bars de nuit, donc de l'économie du loisir, les Ivoiriens apportent avec eux une offre de services permettant d'accéder à des mets ivoiriens. Le principal mets en la matière est l'*attiéké*, un mets préparé à partir de la farine de manioc frais, et cuit à la vapeur pour produire une sorte de couscous. Cette farine peut être transformée aussi en pâte pour en faire du *placali*, un autre mets ivoirien. Ils apportent avec eux autant l'expertise de la cuisson de ces repas, mais aussi celle de sa fabrication. On peut citer aussi des mets comme le fougou, l'*allico* (friture de banane plantain), le *kédjénou* (sauce légère très épicée dont la préparation ne nécessite pas assez d'intervention. Elle se cuisine normalement sans retirer le couvercle de la casserole. Elle se cuisine à base de viandes (n'importe laquelle), de poissons, de crabes, d'escargot...), le *kplo*, le *kopè*.

Les jeunes ivoiriens arrivent dans les années 2000 avec les *Disc Jokey* ou DJ. Ils animent les manifestations et sont de nouveaux acteurs qui apparaissent parmi les travailleurs des bars de nuit. Une telle expertise n'existait pas au Burkina Faso, sinon, pas dans la forme dans laquelle elle s'exprime dans les bars de nuit. Les maquis et bars de nuit qui expérimentent l'implication des DJ dans leur mode opératoire se rendent compte de leurs effets sur la politique d'attrait et de fidélisation des clients, des consommateurs. Cet apport constitue l'affirmation d'un style de marketing centré sur la présentation de soi comme moyen d'attrait et de fidélisation du client des bars et maquis. Les DJ font alors partie intégrante des barmans, des travailleurs qui tous, et chacun dans ses activités, contribuent à la fourniture de services : danser, écouter de la musique, manger et boire des boissons alcoolisées ou non. Le barman est un terme générique utilisé pour désigner toutes les activités, sinon, tous les acteurs qui travaillent au sein des bars et maquis. Le barman désigne alors un ensemble de métiers qui permettent aux bars et maquis de fonctionner. On retrouve dans cet ensemble les serveurs et serveuses, les DJ ou Disc Jockey, le manager, le gérant, le videur, le propriétaire ou le boss (le plus souvent très invisible), y compris les *petits patrons*, comme on les appelle dans les bars et maquis à Ouagadougou... Dans les villes du Burkina Faso, le métier de barman intègre alors une diversité d'activités qui permettent de structurer le bar comme un système complexe, avec une interdépendance fonctionnelle des activités réalisées. Ainsi, après la vague des DJ, de nombreux jeunes arrivent au Burkina Faso et travaillent pour la plupart du temps dans les bars de nuit et dans des activités proches de ces espaces publics de consommation et de distraction. Ils sont majoritairement jeunes, avec une forte population féminine. Les jeunes garçons sont DJ, ou managers, gérants. Les jeunes filles sont serveuses, certaines managers aussi, gérantes. On les retrouve dans la plupart des bars de nuit, à travers toutes les rues de la ville de Ouagadougou. En attendant d'avoir une idée précise de leur nombre par une enquête quantitative, le nombre de ces bars continue de croître, avec une sorte d'envahissement de l'espace urbain par les activités du secteur informel [K. Hart, 1995] ou de l'économie populaire [J.-P. Peemans, 2002]. En fonction de la taille, ces bars de nuit emploient entre 10 et 30 personnes. Ces chiffres mériteraient d'être soumis à l'épreuve des faits, parce qu'ils découlent pour le moment du temps d'observation participante et de l'impression que l'on a eu sur le terrain.

L'apport de tous, c'est surtout l'affirmation du style, un style proche de la culture ivoirienne, tout autant qu'ils démontrent leurs capacités d'intégration à la vie locale par le travail, sans être pour l'heure soumis à la contradiction locale [A. Bastenier, F. Dassetto, 1995]. C'est ce style et cette culture populaire, proches de la culture zouglo, avec en toile de fond l'idée d'ambiance permanente et l'esprit festif, qui sont mobilisés par les propriétaires des bars de nuit : style vestimentaire, musique

écoutée, danse, rapports aux clients. Ce processus a engendré une culture des bars de nuit, une culture populaire et jeune, une culture qui emprunte beaucoup à la culture ivoirienne ; de sorte que, en pratique, les travailleurs des bars de nuit, qui ne sont pas tous des Ivoiriens, adoptent davantage le style que leur présence et leur expertise ont apporté. Autrement dit, de plus en plus, il n'est pas évident de distinguer à l'œil nu un barman ivoirien d'un barman d'une autre nationalité.

Dans ces conditions, ces espaces de loisirs constituent des lieux attractifs qui chaque jour accueillent des clients et font des chiffres d'affaires importants. Leurs apports dans l'économie locale doivent être considérés en tenant compte leur capacité d'offre d'emplois à de nombreux jeunes. Ils contribuent à mettre en concurrence de nombreux jeunes venus de différents pays, de la Côte d'Ivoire, du Bénin, du Nigéria, mais aussi du Burkina Faso. On est dans un processus de reconnaissance sociale d'une activité qui, en d'autres temps, était considéré comme un métier marginal, un métier des autres, des Ghanéens et des Togolais. Les bars de nuit contribuent également à l'animation des activités du secteur informel et permettent à la commune de produire de la richesse, si les activités à l'intérieur et autour de ces bars de nuit ne sont pas frappées du sceau de l'évasion ou de la fraude fiscale.

Travailler dans les bars de nuits à Ouagadougou

Les bars et maquis fonctionnent sous un même mode opératoire. A l'observation, on perçoit un dispositif très bruyant, avec jeux de lumière. Le personnel est majoritairement féminin (serveuses). Ils fonctionnent sur la base d'un marketing axé sur la forte présence et un exhibitionnisme féminins. Pour cela, ils opèrent un renouvellement périodique des serveuses afin de continuer à attirer davantage la clientèle. Souvent on entend certains consommateurs dire à leurs amis : *mon type, il y a un nouvel arrivage dans le bar X*. Ce qui signifie dans les faits que le propriétaire a fait renouveler les serveuses. Dans les discussions avec un chercheur au Centre national de la recherche scientifique et technologique du Burkina Faso, celui-ci explique comment le renouvellement des serveuses s'opère. *Il existe en fait une filière de recrutement des filles en Côte-d'Ivoire. Les propriétaires de bars font recruter les filles, et une fois au Burkina, ils les emploient, les logent dans un appartement et leur donnent un salaire. Au bout de six mois, ils rompent le contrat et libèrent ces filles là, en ayant pris soin de recruter d'autres en passant par la même filière*. Ce renouvellement repose sur une filière qui implique des réseaux de recrutement et de placement en Côte d'Ivoire, travaillant avec des réseaux d'accueil et de placement de filles au Burkina Faso. Autrement dit, toute une économie s'organise autour de cette forme de

migration fondée sur la confiance en des réseaux qui trouvent l'explication et la justification de la pertinence du projet migratoire vendu aux jeunes en Côte d'Ivoire.

C'est la question de la précarité du métier de barman qui est mise en évidence. S'il faut renouveler les serveuses régulièrement, c'est parce qu'on espère maintenir la capacité d'attrait du bar par la nouveauté des filles qui y travaillent. Dans ces conditions, les filles sont constamment amenées à changer de bar, parce que l'arrivée de nouvelles filles provoque le renvoi des plus anciennes. De même, si le bar attire plus de clients, ce sont des clients de sexe masculin, à la recherche d'émotions de la nuit. Les serveuses sont soumises le plus souvent à la conquête des hommes qui les draguent ou les considèrent toutes théoriquement comme des prostituées. Même si dans les faits, plusieurs serveuses partagent leur temps entre servir dans le bar, et gérer leur way, ou aller faire sa petite affaire parallèle. Cette affaire est le plus souvent une pratique de prostitution qui se juxtapose ou profite de l'espace du bar de nuit, de son attrait, et de la consommation d'alcool et de ses effets, pour se pratiquer. Mais gérer un way peut avoir des conséquences, en matière de régulation du travail, et de précarisation. *Si tu ne viens pas au travail, ou bien si tu vas gérer tes way, on te coupe 5000*, racontait une serveuse avec qui nous discussions autour d'un verre. Gérer un way dans le nouchi ivoirien signifie aller faire une petite affaire. Et dans le cas des rapports entre les serveuses et les consommateurs, il s'agit de relations sexuelles facturées à 5000 francs CFA.

Un soir, assis non loin d'un bar, on voyait des serveuses se suivre, quittant le bar pour une autre direction. Par la suite, nous nous sommes retrouvés au bar avec des amis. Cherchant à comprendre ce qui s'était passé, une serveuse qui n'était pas concernée nous explique qu'il s'agit d'une grève. Le principal motif de la grève portait sur la réparation du toit de leur maison qu'elles trouvaient par ailleurs exigüe. Elles revendiquaient du patron qu'il arrange leur maison. La plupart des serveuses qui travaillent dans les bars à Ouagadougou sont logées dans des maisons louées par les patrons où elles sont à plusieurs dans les chambres. Le lendemain de cette grève, la plupart des grévistes a été renvoyée. Du même coup, elles ont dû libérer la maison en cause. De nouvelles serveuses sont venues au bout d'une semaine les remplacer. Le bar venait de procéder à un renouvellement d'une partie de ses serveuses à cause de ce mouvement d'humeur. Or, le problème de maison que les serveuses ont posé évoque plusieurs autres questions. Entassées à plusieurs dans les chambres, tout à autant la question de la promiscuité constitue une préoccupation majeure. Dans les échanges avec les serveuses, elles disent y loger par dépit, en attendant d'avoir la possibilité de se loger plus confortablement ailleurs. Cette situation pose aussi la question de l'hygiène de l'espace, trop exigü, et où les filles entassent pratiquement toutes leurs affaires pêle-mêle. De même, cet entassement dans une maison exigüe

interpelle l'observateur sur le traitement qui leur est réservé par un ensemble d'acteurs, appartenant à un réseau, ou à une filière de recrutement, de placements et d'exploitation des filles.

Concrètement, les bars de nuit posent plusieurs questions de fond : la santé publique (hygiène générale des lieux, en particulier des toilettes, quand on sait que plusieurs personnes fréquentent les lieux) ; la santé de la reproduction ; la stabilité de l'emploi. Ils mettent en évidence le processus de précarisation ou de l'exclusion des pauvres dans les villes [A. Durand-Lasserve, 1986], tout autant qu'ils expriment, pour ce qui est des serveuses, la place des femmes dans les crises urbaines, sinon des relations de genre dans des environnements précaires [F. Hainard, C. Veschuur, 2001].

Conclusion : une diversité de préoccupations à investiguer

Ce texte tente de mettre en évidence les grandes catégories d'immigrés ivoiriens au Burkina Faso, avant de s'appesantir spécifiquement sur la catégorie de jeunes travaillant dans les activités du secteur informel [B. Lautier, 1994 ; K. Hart, 1995], notamment les activités de restauration et de l'industrie du loisir. Ce qu'ils apportent à l'économie du loisir et à l'économie locale, c'est un style, un ensemble de manière d'être et de faire, qui contribuent à une meilleure présentation de soi des bars de nuit, et à accroître de ce fait leur attrait. Si ce texte permet de comprendre davantage le métier de barman, c'est parce qu'il permet de situer la réflexion dans le champ des analyses sur la migration ivoirienne. De fait, il appelle un changement de perspective dans l'analyse des relations entre la Côte d'Ivoire et le Burkina Faso. La démarche implique d'analyser, non plus de façon classique, les migrants burkinabè en Côte d'Ivoire ou de retour de migration, mais bien plus, de regarder de près les migrants ivoiriens au Burkina Faso. Considérés comme une génération de la crise, et une génération zouglo, ces migrants contribuent à l'animation de la vie culturelle au Burkina Faso, par leurs apports en expertise. Ce qui contribue à accroître dans le temps, les retombées de l'économie du loisir. Mais leur lieu de travail ne constitue pas des espaces sans problèmes. Soumis à la précarité et à l'instabilité, ces jeunes venus se chercher doivent faire avec des réseaux qui les organisent et profitent de leurs tentatives de recherche de mieux-être en un ailleurs différent des leurs. Parce que les résultats de cette réflexion repose sur un travail exploratoire, ils mériteraient d'être soumis au test de l'expérimentation, à travers d'abord une enquête quantitative permettant de dégager les profils sociodémographiques de ces jeunes migrants, leurs trajectoires, leurs projets migratoires et leurs expériences en terres de migration. Il reste vrai que la principale difficulté à étudier les migrations

ivoiriennes, c'est le problème de la documentation, parce que peu de travaux s'y sont intéressés.

Références

AMSELLE, Jean-Loup, *Les migrations africaines. Réseaux et processus migratoires*, Paris, François Maspéro, 1976.

BASTENIER, Albert, DASSETTO, Felice, *Immigration et espace public. La controverse de l'intégration*, Paris, CIEMI L'Harmattan, 1995.

BATENGA, Moussa Willy, "Le milieu universitaire de Ouagadougou : l'insertion des étudiants burkinabè venant de la Côte-d'Ivoire" in *Etranger et migrant au XXè siècle*, SEDET, Université Paris VII, 1999.

BATHILY, Aboulaye, *Mai 1968 à Dakar : ou la révolte universitaire et la démocratie*, Paris, L'Harmattan, 1992.

BAUDELLOT, Christian, MAUGER, Gérard, *Jeunesses populaires : les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994.

BAULIN, Joseph, *La politique intérieure d'Houphouët-Boigny*, Eurafor-Press, 1982.

BIANCHINI, Pascal, KORBEOGO, Gabin, *Le syndicalisme étudiant, des origines à nos jours : un acteur permanent dans l'évolution sociopolitique du Burkina Faso*, Dakar, Codesria, 2008.

BLONDY, Alpha, « Multipartisme », in *Massada*, Abidjan, Éd. Emi Jat Music, 1992.

CALVET, Louis-Jean, "Le nouchi, langue identitaire ivoirienne ?", in *Diagonales*, n° 42, 1997.

CONGO, Issoufou, *Intégration socioculturelle des étudiants « diaspo » de l'Université de Ouagadougou*, Mémoire de maîtrise de Sociologie, Université de Ouagadougou, 1998.

DESJEUX, Dominique; JARVIN, Magdalena; TAPONIER, Sophie; CONORD, Sylvanie, *Regards anthropologiques sur les bars de nuit : espaces et sociabilités*, Paris, L'Harmattan, 1999.

DEWITE, Philippe (dir.) *Immigration et intégration. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999.

DIDIER, Bilé (et Les parents du Campus), *Gboglo Koffi*, Abidjan, Éd. Jat Music, Hightech, 1990.

DURAND-LASSERVE, Alain, *L'exclusion des pauvres dans les villes du tiers-monde*, Paris, L'Harmattan, 1986.

HAINARD, François, VESCHUUR, Christine (éds.), *Femmes dans les crises urbaines. Relations de genre et environnements précaires*, Paris, Karthala, 2001.

HART, Keith, « L'entreprise africaine et l'économie informelle. Réflexions autobiographiques », in ELLIS Stephen et FAURE Yves-Alain (dir.), *Entreprises et entrepreneurs africains*, Paris, Karthala-ORSTOM, 1995.

HILGERS, Mathieu, MAZZOCCHETTI, Jacinthe, *L'après-Zongo : entre ouverture politique et fermeture des possibles. Politique Africaine, Le Burkina Faso : l'alternance impossible*, n° 101, 2006.

KONATE, Yacouba, « Génération zouglo », *Cahiers d'études africaines*, 4/2002 (n° 168), p. 777-798. URL : <http://www.cairn.info/revue-cahiers-d-etudes-africaines-2002-4-page-777.htm>.

KORBEOGO, Gabin, *Logiques sociales et participation à l'espace syndical étudiant : cas des étudiants de la FLASHS et de la FSS (Université de Ouagadougou)*, Mémoire de Maîtrise de Sociologie, Université de Ouagadougou, 1999.

LAUTIER, Bruno, *L'économie informelle dans le tiers monde*, Paris, La Découverte, 1994.

MANDE, Issaka, *Les migrations de travail en Haute-Volta. (Burkina Faso actuel). Mise en perspective historique (1919-1960)*, Thèse de doctorat, Université de Paris 7 Denis Diderot, UFR Géographie, Histoire et Sciences de la Société, 1997.

OTAYEK, René, SAWADOGO, Filiga Michel, GUINGANE, Jean-Pierre, *Le Burkina Faso, entre révolution et démocratie (1983-1993)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

PEEMANS Jean-Philippe, *Le développement des peuples face à la modernisation du monde. Les théories du développement face aux théories du développement "réel"*,

Louvain-la-Neuve/Paris, Academia Bruylant/L'Harmattan, Collection « Population et Développement », n° 10, 2002.

PICHE Victor, Un siècle d'histoire migratoire au Burkina Faso : quelles leçons ?, colloque international sur *Les migrations burkinabè : permanences et changements. Hommage au Professeur Dieudonné Ouédraogo*, ISSP, Université de Ouagadougou, 2015.

SORY Issa, *Message de l'Association des Etudiants Burkinabè en France à la soirée « Vérité et justice pour Thomas Sankara et Solidarité avec le peuple Burkinabè »*, Paris, 2011.

SOUBEIGA, André, 1982, *Les "Cosweto" ou retour au pays natal. Ethnosociologie des migrants mossi en Côte-d'Ivoire à partir d'une enquête réalisée dans une bourgade du centre de la Haute-Volta*, Mémoire de Maîtrise de Sociologie, Université de Rennes.

ZONGO, Bouraïman, *La problématique diaspo : trajectoires socioculturelles, formes d'expression identitaire et dynamique d'intégration des étudiants burkinabè à l'Université de Ouagadougou*, Mémoire de maîtrise de Sociologie, Université de Ouagadougou, 2005.

ZONGO, Mahamadou, "La diaspora burkinabè en Côte-d'Ivoire : trajectoire historique, recomposition des dynamiques migratoires et rapport avec le pays d'origine" in *Revue Africaine de Sociologie*, 7, 2, 2003.

ZONGO, Mahamadou, BRODELOUP, Sylvie, *Repenser les mobilités burkinabè*, Paris, L'Harmattan, 2016.

ZONGO, Mahamadou. *Migration et développement au Burkina Faso*, Rapport d'étude dans le cadre du Projet *Migration de travail et développement au Burkina Faso*, BIT, Ouagadougou, 2011.